



Dimanche 22 octobre - Raphaël Buyse - Le Rayonnement

En contemplant le feu dans la cheminée, j'ai toujours été étonné par les flammèches qui s'envolent des bûches : on dirait qu'il y a une sorte d'urgence à sortir du feu pour aller se perdre dans la nuit. Et ça m'a toujours fait penser au récit des Pèlerins d'Emmaüs, et plus particulièrement à ce tableau d'Arcabas qui illustre cette scène et où on voit un tabouret qui est renversé auprès d'une table vide. La salle de l'auberge n'est pas rangée, la table n'est pas débarrassée. Il n'y a plus personne, on dirait que les convives sont sortis en urgence. On dirait qu'il y a quelque chose à vivre, mais ailleurs ? On dirait que ceux qui étaient attablés ne pouvaient pas ne pas sortir, comme un appel impérieux, comme une nécessité. Je me suis dit que c'est peut-être ce qui va vous arriver demain : l'envie de partir à toute vitesse.

Je voudrais qu'on s'arrête cet après-midi sur deux récits de l'évangile qui nous disent quelque chose de cette urgence de la mission. Cette étrange rencontre qui commence sur une route et qui se poursuit à table, puis sur des chemins bien au-delà des routes habituelles : c'est le texte d'Emmaüs, et puis aussi cette étrange expérience que font quelques pauvres bougres sur une plage du lac de Tibériade quelques jours après l'événement de Pâques : c'est le chapitre 21 de l'évangile selon saint Jean. Il me semble qu'à travers ces deux histoires pascales c'est un peu notre histoire à nous qui se joue. C'est votre histoire personnelle, mais c'est aussi l'histoire de vos fraternités.

D'abord il faut dire que tout avait bien commencé, pour Cléophas et son ami. C'est d'ailleurs assez curieux qu'on ne sache que le nom de Cléophas, comme si l'anonymat de l'autre laissait un peu de place pour que nous y soyons aussi. Ils avaient vécu tous les deux des belles choses avec le Christ, ils avaient marché avec lui, ils l'avaient entendu, regardé, ils l'avaient aimé, ils avaient été saisis par sa façon de voir la vie, de regarder les gens, de relever, de faire confiance, d'envisager l'existence. Ils l'avaient entendu parler d'un Dieu qui est un Dieu de miséricorde, d'un Dieu qui est comme un père. Le Royaume dont il parlait, c'était comme un repas de noces, ils avaient mis toute leur confiance en lui, toute leur joie, tout leur enthousiasme. En fait, il les avait allumés, le feu de Dieu les avait saisis. Et puis du côté du chapitre 21 de l'évangile de saint Jean c'est un peu la même chose pour les sept qui se retrouvent au bord du lac de Tibériade. Eux ils étaient quelques jours avant dans la chambre haute à Jérusalem, au soir de Pâques. Ils avaient verrouillé les portes, et puis le Seigneur était entré d'une façon mystérieuse, « Jésus passe-muraille », et il leur avait dit « La paix soit avec vous. ». Ils avaient reçu des langues de feu, dit le texte. Encore une fois des gens allumés, ils avaient été saisis, ils étaient brûlés. Ils avaient été un jour pris et ils avaient été bénis. Pris et bénis, et brûlés. Pris et bénis, c'est curieux, parce que ces deux mots, on va les entendre tout à l'heure dans la prière eucharistique : « Jésus prit du pain, il le bénit ». Il n'y a pas que le pain et le vin qui sont pris et qui sont bénis, il y a nos vies, nos

histoires, celles de ces disciples dont parle l'évangile mais plus largement nos histoires à nous et j'ai l'impression que vous aussi, vous êtes des allumés ! Vous êtes des éveillés, vous avez été pris, vous avez été bénis.

Il leur avait brûlé le cœur, « au carrefour des Ecritures », comme le dit Didier Rimaud dans une très belle hymne. Et il ne fallait pas que cette blessure en eux se ferme. Et donc l'histoire de Cléophas et de son ami et l'histoire des sept compagnons de l'évangile, c'est un peu notre histoire, c'est pour chacun d'eux l'histoire d'une rencontre et c'est pour nous aussi l'histoire d'une rencontre. Nous n'aurions aucune raison d'être là si un jour nous n'avions pas été pris et bénis, saisis, éveillés, et en vous voyant tout à l'heure vivre des choses dans votre forum, je me disais : « Mais quelle chance ils ont, ces gens, quelle créativité, quelle chance vous avez de faire des choses comme ça. Vous avez été pris et bénis, c'est clair, et il me semble qu'il n'y a pas de transmission du feu possible, il n'y a pas de rayonnement du feu possible si on ne commence pas d'abord par demeurer dans l'étonnement de la rencontre du Christ et de la rencontre des frères. C'est la première chose que j'ai envie de vous partager : il n'y a pas de transmission possible du feu, il n'y a pas de rayonnement d'un feu si on ne commence pas par s'étonner du feu qui nous a touché. Nous sommes pris et bénis, et il faut qu'on garde ça dans la mémoire du cœur. Et votre vie demain, quand vous repartirez, elle sera plus belle et plus intense, et votre mission sera plus fructueuse si vous gardez au cœur la mémoire de ce que vous avez vécu ici, dans cette belle rencontre. Il va falloir relire tout ça, il va falloir relier tout ça : c'est la condition suffisante pour avancer et pour vivre, et c'est la condition nécessaire pour que le feu à d'autres prenne.

Ils ont été pris, ils ont été allumés, ils ont été bénis : ça devenait lumineux la vie avec le Christ pour eux ; c'était lumineux, et puis un jour, ça se gâte. Les choses avaient bien commencé, ils avaient rencontré le Seigneur, et puis un jour les choses avaient mal tourné : le Vendredi saint, l'arrestation de Jésus, leur lâcheté, leurs limites, leur pauvreté, et puis ce procès bidon. Un procès de nuit ! On n'a pas le droit de faire des procès la nuit. Et puis la peur et le doute, et puis le chemin de croix, et puis la mise au tombeau. Ils n'étaient plus sur leur petit nuage ! Alors après, bien sûr, il y a eu le chemin de Pâques, il y a eu le matin de Pâques, les deux femmes qui sont allées au tombeau : elles ont vu la pierre roulée. Et puis cette invitation à reprendre la route ordinaire, en Galilée. Et puis cette parole étrange de Jésus qui leur tenait le cœur : « La paix soit avec vous ! » Si vous allez voir le chapitre 24 de l'évangile de Luc, vous les voyez, ces deux amis qui sont sur le chemin d'Emmaüs. Ils tournent le dos à la ville, ils tournent le dos à la vie aussi, ils ressassent leurs inquiétudes, leurs peurs, leurs déceptions. Ils avaient été bénis, ils avaient été pris, cette fois-ci ils étaient rompus. Tiens ! Voilà encore un mot que nous allons entendre tout à l'heure. « Il prit du pain, le bénit, le rompit. » Même chose pour le chapitre 21 de Jean, une pure merveille. Ils étaient repartis en Galilée, huit jours après l'événement de Pâques, mais ils tournaient en rond dans leur vie, il faut les voir sur la plage : ils tournent en rond. Il y en a un qui dit : « Je vais à la pêche. » et les autres ; « Eh bien, on vient avec. ». Ils sont sur le bord du lac, ils ont repris le chemin de l'ordinaire. Ce qui est quand même étrange, c'est qu'ils ne sont pas tous là. C'est une vraie question pour nous, ils vont travailler toute la nuit, ils ne vont rien prendre. Eux aussi, après avoir été pris, après avoir été bénis, eux aussi sont rompus. Et je me suis dit : « Pourquoi ne sont-ils pas tous ensemble ? Sur le chemin d'Emmaüs ils auraient

pu partir ensemble, s'organiser, mais non : ils ne sont que deux sur la route. Où sont les autres ? Et puis, au bord du lac, ils auraient dû être onze, si on fait le compte. (Judas, lui, s'est pendu). Eh bien ils ne sont que sept. Où sont les autres ? Il y a toujours quelqu'un qui manque ! Et je suis certain que vous vous demandez aussi, parce que moi aussi je me le demande dans ma communauté : « Mais pourquoi est-ce qu'il y a un tel qui n'est pas là ? » Et dans vos établissements, vous vous demandez : « Mais pourquoi est-ce que un tel ne vient pas dans nos fraternités ? » Ça fait deux mille ans que ça dure : il manque toujours quelqu'un ! C'est comme une loi dans l'Eglise, il manque toujours quelqu'un à table ! Tout le temps ! Au soir de Pâques c'était Thomas qui n'était pas dans la chambre haute, eh bien il est là, mais il n'y a plus Matthieu ! Ce qui est sûr, c'est qu'on aimerait être nombreux autour du feu, mais on n'est pas nombreux autour du feu ! Et constituer une communauté de croyants, une communauté de frères, c'est pas facile ! Et ce qui est très touchant dans l'évangile, et ça c'est une bonne nouvelle pour nos vies, pour le rayonnement de ce que nous essayons de vivre, ce qui est très touchant dans l'évangile, c'est que Jésus agit avec une étonnante patience, avec ces deux d'un côté et avec ces sept de l'autre. Il va prendre les personnes une à une et il va reconstruire quelque chose, il va construire quelque chose d'ardent. C'est la grande œuvre du Christ : faire de nous une communauté, faire de nous une Eglise, mais Dieu que c'est difficile ! Sur la route d'Emmaüs il n'y en a que deux, sur le bord du lac il n'y en a que sept.

Je pense ici à Madeleine Delbrêl dont je vous parlais tout à l'heure, elle avait rêvé à un moment de former une petite communauté de femmes : elles vivraient au coude à coude en partageant la vie des plus pauvres dans la banlieue de Paris en terre communiste. Elles sont treize à rêver de ça, et la veille du départ, le 14 octobre 1933, il n'y en a plus que trois qui sont au rendez-vous. Où sont les autres ? C'est toujours comme ça l'Eglise : on aspire à vivre en communion, à faire communauté, et souvent on se lamente de ne pas y arriver, comme si on vivait à partir de ce qui n'existe pas au lieu de partir de ce qui est. Il arrive même quelque fois dans l'Eglise qu'on ait la nostalgie de ce qui n'existait pas. Si les sept de l'évangile s'étaient mis à se lamenter, s'ils s'étaient mis à faire le procès de ceux qui ne sont pas là, ils seraient restés inactifs, ils seraient restés à Jérusalem, et Jésus n'aurait pas pu apparaître ; et si les deux d'Emmaüs étaient restés prostrés à la porte de Jérusalem, ils ne seraient pas allés sur les chemins et Jésus n'aurait pas pu les rencontrer. Alors nous aussi on peut se dire : « mais pourquoi tous ceux qui sont dans nos établissements ne sont pas convaincus de la beauté de l'évangile ? » Pourquoi ne sommes-nous pas 650 à Dijon ? Pourquoi c'est si difficile de rassembler les gens ? Et si nous perdons du temps à nous lamenter sur nous-mêmes ou sur les indigences des uns et des autres, alors on ne partira jamais à la pêche, et nous n'entrerons jamais dans l'auberge. Ce qui rend lourde l'Eglise, dit Madeleine Delbrêl, c'est le poids de ceux qui ne partent pas. Et l'Eglise en marche depuis deux mille ans à travers les mondes s'étonne de sentir sa marche si pesante du poids des chrétiens qui ne partent pas. Pourtant nous n'avons pas le droit de choisir entre partir et rester, nous sommes insérés dans la perpétuelle mission de l'Eglise, nous sommes le tout petit doigt d'un immense corps en marche dans l'espace et dans le temps. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que le Seigneur nous demande de nous engager, les uns et les autres, les uns avec les autres, pour les autres. L'Eglise est toujours une Eglise pour. Nos fraternités,

elles ne sont pas d'abord pour nous, elles sont pour d'autres. C'est la raison d'être de ce que vous vivez. Et avec cette assurance qu'avec un peu, le Christ est capable de produire beaucoup, on peut s'engager. Et il faudrait relire ici toute une série de textes de l'Écriture, toute une série de paraboles de Jésus, toute une série de rencontres. Se rappeler d'abord de la multiplication des pains dans saint Jean : avec cinq pains et deux poissons, c'est vraiment pas grand-chose, il y a moyen de faire un pique-nique pour cinq mille personnes, et il en reste ...

Une étincelle, elle peut mettre le feu aux poudres. Ce qui est grave, dit Madeleine Delbrêl, ce n'est jamais d'être peu nombreux, mais c'est de marcher comme des vieillards, alors, pour que notre feu prenne à d'autres, pour que ce que vous avez vécu ici prenne au cœur d'autres, il s'agit d'abord d'apprendre à regarder et à aimer ce qui existe, à aimer le fragile, à aimer le non-fini. Regarder et aimer, ce sont les fondamentaux de toute communauté missionnaire. Et si nous apprenons à voir la vie comme elle est et les gens comme ils sont au lieu de les voir comme on voudrait qu'ils soient, alors on est bien parti pour le bonheur. Le souci, c'est que nous sommes très souvent habitués à concevoir la vie à notre propre image et à notre ressemblance.

Les sept hommes sur le bord d'une plage, ces deux hommes sur une route de campagne, ils vont s'aider à vivre, ils vont s'aider à devenir plus humains, ils vont s'aider à donner la vie à d'autres, et ils vont découvrir que dans leur fragilité même, ils sont appelés à donner la vie. La vie avec le Christ nous invite toujours à offrir notre personne pour le service des autres, pour l'humanisation des autres, mais aussi à accueillir la vie des autres, même quand ils nous semblent très étrangers, parce que leur vie est aussi une bonne nouvelle pour nous. Dans la mission de l'Église, c'est très important, il n'y a pas d'un côté ceux qui portent et de l'autre ceux qui reçoivent. Celui qui donne, il est aussi évangélisé par celui qu'il rencontre. Il faut qu'on soit persuadé que le Seigneur ne nous attend pas pour rencontrer la vie des gens, il nous précède, toujours.

Alors ils ne sont pas tous là : ils sont deux, ils sont sept, c'est petit. Il y a des questions qui leur traversent le cœur : on y avait cru, on croyait qu'il serait le sauveur d'Israël, pourquoi on n'y arrive pas, pourquoi est-ce qu'on n'arrive pas à remplir les filets. Ils sont rompus, et un jour ils seront donnés. Tiens ! Encore un mot qui sera utilisé tout à l'heure dans la prière eucharistique : « Il prit du pain, le bénit, le rompit et le donna à ses disciples. » C'est le propre de toute communauté, et tout à l'heure, quand on célébrera l'eucharistie, au moment où on prendra le pain, allez vous asseoir sur la patène, prenez la place du pain parce que c'est de votre histoire qu'il s'agit ! C'est pas seulement un petit morceau de pain, c'est notre histoire. L'eucharistie, c'est la donnée fondamentale de toute vie missionnaire. Le pain et le vin sont le signe, la cristallisation de ce qui fait notre humanité, et c'est ça qui est pris, béni, rompu et donné. Il se joue là quelque chose de très grave dans l'eucharistie, et de très beau.

Alors ils sont là, il ne faut pas avoir peur de les regarder dans leur fragilité et leur pauvreté, ces quelques-uns. Ils font l'expérience d'une certaine stérilité et d'une certaine impuissance et d'une certaine insignifiance. Cette stérilité qui leur donne le sentiment de ne pas savoir engendrer, le sentiment que nos efforts sont mal récompensés. La fragilité

humaine et la fragilité de nos communautés, ça fait partie de la mission. Et tant mieux ! Il n'y a rien de pire que les communautés parvenues. Quand il semble qu'on est parvenu au but, c'est qu'on n'est jamais parti !

Expérience donc du feu qui risque de s'éteindre, une expérience que nous faisons tous. Madeleine Delbrêl dit : « Comme l'arabe, les vrais signes de Dieu sont écrits à l'envers de notre écriture à nous, et c'est pourquoi nous voyons si souvent une tentation de désespoir là où il y a un signal d'espérance, et nous voyons une destruction là où en fait il y a une fondation possible, et c'est seulement lorsqu'on réalise cela, même en pleurant, et même en criant, qu'on colle à la volonté de Dieu, à son efficacité. Ce n'est pas drôle, dit-elle, mais aucune grande passion n'est drôle, en tout premier celle du Christ ».

Ils ne sont pas tous là, mais ils avancent et ils parlent. Ils ont été pris, bénis, éclairés, illuminés, allumés, ensoleillés par le visage de Jésus. Et puis un jour ils font l'expérience que ce n'est pas si simple que ça. Et pourtant c'est dans cette fragilité-là que quelque chose de grand va se déployer. Il faut regarder encore les deux scènes : l'évangile, c'est comme ça qu'il faut l'aborder : il faut s'asseoir sur le bord du lac, il faut s'asseoir à la porte de l'auberge. Ils sont sur leur barque, ils sont fatigués après une nuit de travail, désolés, la lumière se lève au-dessus du plateau du Golan, ils sont fatigués, éreintés, accablés, épuisés, brisés. La lumière est en train de naître et sur le rivage il y a quelqu'un qui est là. Ils ne savent pas que c'est lui. Et puis sur le chemin d'Emmaüs c'est pareil. Ils sont en train de partager leurs inquiétudes, le cœur fatigué, les yeux embués. Il les rejoint, ils ne savent pas que c'est lui. C'est toujours comme ça que le Seigneur fait. On ne sait pas, mais il est là. Et il va se passer deux choses qui me semblent être des choses nécessaires pour la mission que nous vivons, quelle qu'elle soit. Il semble qu'il y a deux choses que le Christ fait et qui vont donner à ces hommes le goût d'aller de l'avant. Il y a d'abord quelque chose de l'ordre du silence et de la parole. Ils vont d'abord devoir se taire un peu et ramasser dans leur cœur leur inquiétude, se mettre un peu à l'écart. Et puis il va ensuite les mettre en paroles, et on dirait que le silence et les paroles font comme une pédagogie de l'intériorité et de la mission. Le silence d'abord, un certain retrait. On ne peut reconnaître le Christ qui habite notre histoire que si on prend le temps de se mettre de temps en temps à l'écart. La condition nécessaire pour qu'une mission soit possible et fructueuse, c'est de savoir nous rassembler, de nous re-cueillir. Une des choses qui m'a le plus touché dans le monastère où j'étais, c'était ce que les moines appellent la *statio*. C'est-à-dire qu'à certains moments de la journée on s'arrête, et on est là, après la prière, la cloche sonne, on reste là, la cloche sonne une deuxième fois, et on reste là, une troisième fois, et on reste là. Il me semble que c'est une des conditions essentielles pour qu'on puisse avancer dans une mission : savoir de temps en temps s'arrêter avec d'autres. Je me disais que si je mets mon aube tranquillement avant la messe, tranquillement, presque liturgiquement, alors la vie devient une célébration. Et si avant de couper une fleur dans mon jardin je commence par la contempler, alors la vie devient précieuse, et si j'entre dans mon établissement le matin en disant : « Ceux que je vais rencontrer, ils ont sûrement des choses à me dire de la part de Dieu, et j'ai peut-être des choses à leur dire de la part de Dieu », la vie ne sera pas tout à fait la même. La vie prend un autre sens. C'est ça le re-cueillement, se poser.

Et puis, la parole. Ce qui est étonnant dans ces deux évangiles, c'est que le Seigneur va mettre ces hommes en paroles, il va leur donner la parole. Sans chercher à s'imposer. Il va d'abord se tourner vers l'autre : « De quoi vous parliez ? » - « Les enfants, avez-vous quelque chose à manger ? » Je traduis : « Les enfants, ça va la vie ? » La première question de Jésus à l'homme, c'est toujours cette question-là : « Ça va, ta vie ? » Il n'y a que ça qui intéresse le Christ, c'est que la vie aille bien, et si vous lisez l'Évangile dans cette perspective, vous allez voir que tout va dans ce sens-là. Quand Jésus rencontre quelqu'un, il n'y a qu'une chose qui l'intéresse, c'est que l'autre aille bien, dans son corps, dans sa tête, socialement. Le désir de Jésus est que l'homme aille bien. Ça va la vie ? Il y a là une posture fondamentale, essentielle pour nos communautés. Si vous voulez que le feu prenne à d'autres, que ce qui vous anime prenne le cœur de l'autre, la première question à poser c'est : « Ça va la vie ? » Autrement dit d'abord s'intéresser à la vie de l'autre, non pas encadrer les autres dans nos catégories. L'important, ce n'est pas ce qu'on a envie de leur dire, ce qui est important, c'est ce qu'ils ont besoin d'entendre. Et très souvent, dans notre Eglise, on n'est pas très à l'aise là-dessus. On aime bien encadrer ! Ça, on sait faire, mais engendrer ? Or c'est l'attitude fondamentale de Jésus. Jésus ne dit pas : « Aimez-moi ! », il dit : « Aimez-vous ! » Il a besoin de nous. Nous devenons collaborateurs du Christ. La mission est toujours dans une logique d'alliance. Et nous avons à vivre cette alliance parce que le Christ est venu faire alliance avec nous.

Alors ce qui est très beau dans l'évangile, et il me semble qu'il n'y a pas de reconnaissance possible de Jésus sans ça, c'est que Jésus met l'autre en parole. Il invite les pèlerins d'Emmaüs à l'auberge, et là, il prend le pain et le vin, et à ce moment quelque chose se passe dans le cœur des deux disciples. Ils voient ce geste, ils voient ce pain rompu, ils voient cet homme qui est devant eux, et ils se regardent l'un l'autre, et l'un et l'autre se disent ... « C'est lui ! » Même chose avec les disciples dans la barque : ils voient cet inconnu, ils ne le reconnaissent pas, et il leur dit : « Lancez le filet à droite. » Et ils lancent le filet à droite : le filet est plein ! Ils se regardent : c'est lui ! J'ai l'impression que l'Eglise naît toujours dans un croisement de regards, jamais dans des catéchismes ou dans des dogmes. L'Eglise naît dans des hommes et dans des femmes qui regardent la vie, qui écoutent la Parole et qui croisent leurs regards. Ce qui est très beau, c'est que Jésus va rendre ces hommes plus humains, plus écoutants, plus parlants ; il va les rendre acteurs de leur vie et de leur histoire ; il va déchirer leurs horizons et il va les aider à découvrir un Dieu qui tient promesse. Il me semble que la mission de l'Eglise, c'est là qu'elle se trouve, et la mission de vos fraternités, c'est quelque part par là qu'elle se trouve. Il s'agit de rendre les gens plus humains, plus écoutants, plus parlants, de les rendre acteurs de leur vie, de leur histoire et de déchirer leurs horizons. La mission que vous avez à vivre, la mission éducative : transmettre le feu, transmettre la flamme, mettre le feu, ce sera quoi ? Comme Jésus, permettre à des jeunes de devenir un peu plus humains. Et il me semble que la première mission d'un établissement, c'est de servir l'humanité des personnes qui sont là. Et dans la trace lumineuse de Jean-Baptiste de La Salle il s'agit de faire de vos établissements des services publics d'éducation, de contribuer à rendre l'homme plus vivant, de tout faire pour que les jeunes qui sont chez vous s'épanouissent, individuellement, collectivement. Il s'agit de mettre les gens debout, de les rendre acteurs de leur vie.

Mettre le feu, ce sera aussi déchirer le voile de l'inquiétude qui masque tant de regards. Il y a tellement de gens, tellement de jeunes qui ne voient plus très bien quel est le sens de l'histoire. Déchirer l'horizon, c'est notre mission aussi. On peut préparer des bons consommateurs, des bons producteurs, des techniciens performants, mais peut-être qu'on peut aussi travailler à faire naître des hommes au cœur noble. Et puis les aider aussi à découvrir un Dieu qui tient promesse, un Dieu qui se révèle dans la profondeur de l'existence et des relations

Alors il y a des postures qui sont nécessaires pour que le feu puisse prendre au cœur d'autres : c'est la bienveillance. Alors je vous lis ici un petit texte de Madeleine Delbrêl qui me semble très lumineux :

« Le Seigneur ne nous conseille pas d'être les uns pour les autres des instruments de pénitence, il s'en réserve lui-même le soin. Ce qui nous est demandé, c'est de nous aider à être bons comme des enfants du Bon Dieu. » La formule est simple, mais elle est tellement belle. Ce qui vous est demandé, dans vos actions éducatives, c'est ça : une certaine bienveillance, rien d'autre que de nous aider à devenir bons comme des enfants du Bon Dieu. C'est de faciliter l'éclosion de ce qui est déjà dans le cœur de l'autre. C'est d'ailleurs beau dans l'Évangile, quand Jésus rencontre les pêcheurs sur les bords du lac, il ne leur pose pas des questions embarrassantes, ne les culpabilise pas, il les encourage : « Lancez à droite ! » Il ne se positionne pas comme un maître ou un supérieur, mais comme un frère.

Deuxième posture importante : une certaine pauvreté de moyens. Madeleine Delbrêl dit « La vie en fraternité doit nous aider à devenir de petites gens. » Cela s'apprend à la base, dans la fraternité. Quel que soit notre don à Dieu, il ne sera jamais qu'un don que Dieu nous fait et que nous lui rendons. Dieu sera toujours celui qui nous aura aimés le premier. Et l'aimer, ce sera toujours d'abord recevoir son amour. Mais il est une chose que nous ne savons pas toujours, c'est que pour apprendre à recevoir les dons de Dieu, il faut apprendre aussi à recevoir les dons des hommes.

Une autre posture, c'est une attente de lui, une reconnaissance aussi de l'autre.

Une autre condition, c'est d'avoir quelques audaces. Ils avaient l'habitude, les gars, de lancer le filet à gauche. C'est comme ça qu'on faisait à l'époque. Dons ils faisaient comme on avait toujours fait. « On a toujours fait comme ça ! » (C'est une phrase qu'on entend souvent !). Alors, pour une fois, lancez à droite ! Pour que le feu prenne, il faut avoir quelques audaces !

Et puis, pas de feu qui puisse prendre au cœur de l'autre s'il n'y a pas une tendresse. Une tendresse pour l'autre. Alors je vous lis ce petit texte de Madeleine : « Une chose est sûre, c'est que l'amour de Dieu met notre cœur à rude épreuve. Pour que ce cœur devienne capable de cette tendresse il faut que notre cœur soit sans cesse converti par le Christ et jusqu'à la fin de notre vie nous aurons à souffrir tantôt des étroitures, tantôt des partialités, tantôt des erreurs de notre amour. Les uns lutteront contre un sentimentalisme qui n'est pas de l'amour et d'autres contre une dureté qui ne va pas avec l'amour et d'autres lutteront contre les deux, tour à tour au fur et à mesure ; en voulant éviter une faiblesse ils tomberont dans l'autre. C'est pourquoi on rencontre des chrétiens qui ont cherché à affermir un cœur trop mou et qui l'ont rendu dur ! Et des gens qui ont cherché à assouplir un cœur trop dur et

qui l'ont rendu mou. Cela jusqu'au jour où ils apprennent du Christ et ils reçoivent de lui un cœur ni dur ni mou, mais un cœur tendre. Ce cœur tendre qui est celui qui est capable de miséricorde pour tous les hommes, nous-mêmes compris. »

Pour que le feu prenne, l'importance des petites communautés. Madeleine parle des communautés simples, contagieuses, fraternelles. Voilà trois mots qui sont essentiels dès lors qu'on veut vivre une petite communauté chrétienne. S'il n'y a pas ces trois choses-là : simple, contagieux, fraternel, on est un peu à côté de la plaque.

Voilà ! Je termine avec deux choses : avec un petit texte de Madeleine et puis ensuite on écoutera un très beau texte de Didier Rimaud.

Madeleine dit (elle se lamente un peu) : « Les étincelles qui courent dans les chaumes ne sont envoyées à personne, elles sont et elles doivent être des petites flammes de ce buisson ardent qui est Jésus et qui est toujours en lui. Elles ne choisissent pas les gens qui les rencontrent, mais parce qu'elles sont Jésus lui-même elles ne peuvent pas faire autrement que d'aimer. Les actes de charité qui leur sont demandés sont des actes absolument gratuits. Elles les posent parce qu'elles y sont contraintes sous peine d'être séparées du Christ. Ce n'est ni pour édifier ni pour convertir ni pour guérir, c'est pour être Jésus Christ. » C'est quelque chose de très important. Quand on fait fraternité, (on ne fait pas fraternité pour être des représentants en Evangile, on n'a pas besoin de représentants en Evangile ! On a besoin de petites communautés qui sont le Christ), notre vocation et notre mission, ça tient ensemble, c'est d'être présence de Jésus pour ceux et celles que nous rencontrons. C'est ça la vocation de vos fraternités : d'être dans vos établissements la présence sacramentelle, n'ayons pas peur des mots, du Christ, d'être l'âme du Christ, avec d'autres et pour d'autres.

Les étincelles courent dans les chaumes, et les chaumes, heureux de se chauffer au feu, retrouvent des cheminements évangéliques. La vocation de la charité, la charité c'était la communauté de Madeleine Delbrêl, c'est de mettre des étincelles en course à travers les chaumes, mais pour que les étincelles soient brûlantes il faut qu'elles acceptent de vivre l'Evangile réaliste qui leur est imposé.

On termine en écoutant un très beau texte de Didier Rimaud :

Jésus qui m'as brûlé le cœur
Au carrefour des Écritures,
Ne permets pas que leur blessure
En moi se ferme:
Tourne mes sens à l'intérieur
Force mes pas à l'aventure,
Pour que le feu de ton bonheur
A d'autres prenne!

La Table où tu voulus t'asseoir,
Pour la fraction qui te révèle.
Je la revois elle étincelle
De toi, seul Maître
Fais que je sorte dans le soir
Où trop de miens sont sans nouvelle,
Et par ton nom dans mon regard,
Fais-toi connaître !

Leurs yeux ne t'ont jamais trouvé,
Tu n'entres plus dans leur auberge,
Et chacun dit: Où donc irai-je
Si Dieu rue manque?
Mais ton printemps s'est réveillé
Dans mes sarments à bout de sève,
Pour que je sois Cet étranger
Brûlant de Pâques !